

Bactriane, législateur, représentant des Djagataïdes, héritier substitué de l'Empereur Inflexible au pays musulman, lui, prince de l'Église et lieutenant de Dieu, courut au duel, tout seul avec son trompette et son écuyer, en vrai chevalier errant.

Le spadassin eut peur du roi et ne vint pas au rendez-vous. Timour fit dresser procès-verbal de carence; à partir de ce jour, plus un cavalier turc entre Oxus et Yaxartes n'eût osé protester contre ce souverain chevaleresque, de peur d'être excommunié par l'Église, et honni par tous gentilshommes.

Timour avait alors trente-sept ans. « Il était, dit son détracteur Ibn-Arabchah, de taille moyenne, élancé, le front haut, la tête grosse... le teint blanc et le visage coloré; larges épaules, doigts ronds, cuisses longuettes, et fortement membré. Il aimait braves gens d'armes, vaillant homme lui-même, sachant se faire honorer et obéir. » Une miniature indienne, peinte quand il était plus âgé, le représente assis sur un fauteuil, le coude appuyé sur un coussin, l'épée droite au côté, un casque de parement sur la tête, la lance au poing; il est vêtu d'une cotte brochée à fleurons, bouclée sur la robe à la longue, et chaussé de huseaux par-dessus les bottines. Sur ce joli portrait, on distingue un trait caractéristique dont parle Clavijo, les paupières lourdes, la supérieure bouffie et comme tombante. La bouche, arquée, les lèvres finement découpées, souriantes, donnent une expression de bienveillance contrariée par le regard qui est clignotant et narquois. Le geste familier de Timour se voit sur la moustache effilée et tortillée. Les pommettes saillantes, l'œil bridé, le cou enfoncé dans les épaules marquent bien le pur type turc; la carrure est robuste; à bon escient, Paul Jove, bien informé, loue Timour de sa chevalerie: « si fort et raide, il tirait un grand arc de Tartarine, amenant la corde à l'oreille, que peu

de gens peuvent faire ¹. » Avec lui, c'est bien fini de l'éducation chinoise, de la retenue chinoise, des Rites. C'est un Turc dompté par l'Islam, auquel restent l'esprit d'autorité et de discipline, beaucoup de finesse, le coup d'œil sûr, le jugement droit avec la bravoure native; mais plus de grandes visées, ni de conceptions révolutionnaires; un solide sens pratique, le tact et les goûts artistiques d'un galant homme, une esthétique un peu romanesque; avec ce parfait gentilhomme la décadence de l'Asie commence. — Le turc Timour a étouffé le génie turc.

Tant que la vie nationale dura dans l'Iran, le Khorassan, protégé par ses marches de Transoxiane et par le double fossé d'Oxus et de Yaxartes, n'eut rien à craindre des gens du Nord. C'était par l'Hyrcanie et par le bas Oxus que leurs bandes guerrières, appelées et favorisées par les Parthes, s'y coulaient en suivant le bord du fleuve; c'est par là, probablement, qu'arrivèrent les Huns blancs ou Tiélé de rivière, les Turcomans ripuaires. Lorsque, plus tard, l'infiltration turque se fit torrentielle, lorsque les marches de Transoxiane devinrent turques, le Khorassan lui-même ne fut qu'une marche, couvrant, tant que bien mal, les purs pays iraniens, le Fars (Perse propre, Farsistan), le Khouzistan, et les accès « de Roum », par l'Irak.

Maintenant que la capitale d'Asie centrale s'était avancée d'Almalik à Samarkande, maintenant qu'à Bokhara les savants parlaient djagataï et que les beaux esprits de Transoxiane rimaient dans le langage barbare du Pé-Lou, le nouveau sultan de Samarkande ne pouvait s'arrêter à la rive droite de l'Oxus, laisser, sur la rive gauche, cette marche splendide à

1. Dans Clavijo, p. 18. Je me permets de donner mon expérience personnelle de l'arc turc faite sur des armes conservées dans la collection de M. Antonio Guglielmini. Les hommes les plus vigoureux et les mieux entraînés amènent la corde à l'épaule; pour l'amener à l'oreille, il faut une force exceptionnelle.

la merci des schismatiques et des hérétiques d'Iran. D'ailleurs il y était possessionné par droit de conquête, dans ses domaines de Balkh et du Seïstan. Au nord il tenait les deux rives du bas Oxus, victorieusement arrachées à l'oppression d'un usurpateur dont l'Église avait sanctionné la déchéance ; c'était presque une enclave. Et puis la proie était trop riche pour qu'on ne la saisît pas au profit de la fière Transoxiane ; les grandes cultures de céréales entretenues par un merveilleux système d'irrigations, les manufactures de bonnes armes et de superbes tapis, les nobles villes, Mechhed la Sainte, Nichapour l'Antique, Mery « Ame du Roi », Hérat la Brillante, tant de places à donner, de gouvernements, d'emplois à l'éternellement besogneuse noblesse turque, tant de revenus pour le Trésor, tant de bénéfices pour l'Église ! Timour voulait bien défendre le Sud contre les Barbares du Nord, mais à condition qu'il fût à lui, tout à lui. D'ailleurs, l'Église avait parlé : « Guyas-Ed-Dine, seigneur de Khorassan... leva une armée et resta sur la défensive. Prudemment, je laissai le peuple de Khorassan dans le sommeil de la négligence. Je parus fixer mon attention sur Samarkande. Tout à coup, je fus averti, par une note de mon directeur de conscience, que Guyas-Ed-Dine s'abandonnait à la tyrannie et se livrait à toutes sortes d'excès. » Redresseur de torts, défenseur de la religion, Timour qui se vante d'avoir « arraché l'opprimé des mains de l'oppresseur, et une fois bien informé du tort fait aux personnes et aux biens, d'exécuter la sentence des Saintes Lois ¹ », ne pouvait pas hésiter, en face de ce maraud, de ce méchant Guyas. « Je n'enveloppai jamais l'innocent dans la punition du coupable », dit-il.

En réalité, c'était une fausseté insigne de dénoncer Guyas-Ed-Dine comme un ennemi de l'Église orthodoxe ; il lui avait

1. *Teuzukat*, p. 5.

donné des gages sanglants de son zèle, dévastant effroyablement le district de Nichapour suspect d'hérésie : « Le roi, à l'instigation de plusieurs oulémas (docteurs) hanéfites, qui lui représentèrent que son devoir était de s'opposer aux progrès des sectaires, envahit pendant plusieurs années consécutives le district de Nichapour ;... la troisième expédition contre ce pays fut signalée par des rigueurs inouïes ; le roi fit dévaster les campagnes et les vergers, déraciner des arbres séculaires, et ensabler les canaux ¹. » C'est le commencement des dévastations que les guerres de religion promènèrent de la Transoxiane au Khorassan pendant le xvi^e siècle, de la fureur imbécile qui a ruiné, puis hébété l'Asie ; *Dine djengui*, *Kane djengui*, « guerre de religion, guerre de sang », dit le Turc. Ce que Timour craignait le plus dans le roi kert, c'était la rivalité d'un prince encore plus orthodoxe que lui-même ; il ménagea d'abord le pays, s'y fit une popularité ; dans sa première expédition contre Guyas, il accepta dévotement les remontrances du clergé indigène, fit quartier aux soudards vaincus, les caressa : « le vénérable Mollah Zeïn-Ed-Dine-Abou-Bekr reçut sa visite et lui tint un langage si ferme que Timour ne put s'empêcher de dire : Jusqu'à ce jour, les cheikhs tremblaient devant moi ; aujourd'hui, c'est moi qui tremble devant Abou-Bekr. » La comédie était sûrement concertée avec Zeïn-Ed-Dine, homme à lui depuis longtemps. A Hérat, après la prise des remparts, « deux mille Ghouriens furent pris et menés devant Timour ; l'émir loua hautement leur courage, leur donna à tous une tunique, et leur rendit la liberté ². » Dans la troisième expédition, il n'y a plus de ménagements à garder contre des rebelles, quand l'émir a déjà l'Église locale et le parti militaire pour lui : « Autant il s'était montré humain lors du premier

1. Chronique d'Hérat, Barbier de Meynard, *Journal asiatique*, p. 515, 516.

2. Chronique d'Hérat, p. 518.

siège, autant il fit preuve de cruauté en cette circonstance¹. »

Les Orthodoxes du Khorassan s'entendaient avec lui; ils se rangèrent au jugement de Dieu et à la décision de l'Église contre le tyran, pour le bon prince. « Je fis la plus grande diligence pour arriver à Hérat, où je surpris Guyas-Ed-Dine, enseveli dans le sommeil de la négligence. Abandonné de tous, il sortit de la ville, me rendit à merci trésors, domaine et royaume. Le Khorassan fut soumis, et ses émirs se rangèrent sous mon obéissance »² (Moharrem 783 — avril 1381). Le Khorassan était une splendide acquisition³.

Par sa conquête du Kharezm et du bas Amou-Darya (qui, à cette époque, se jetait dans la mer Caspienne), et d'autre part, à la suite de ses expéditions en Turkestan, Timour se trouvait en double contact avec le Kiptchak. Bien que les princes de la maison de Djoudji eussent les premiers confessé l'Islam, dans leurs domaines l'influence de l'Église était, pour ainsi dire, autant que nulle : non pas qu'ils fussent bien stricts observateurs du Yassak; Djoudji l'avait à peine connu; la bigarrure de peuples auxquels ils commandaient, Kiptchak, Mongols naturels, Turcs Kanklis, tribus rompues Kazak-Kirghiz, Bulgares du Volga, Bachkirs, Mordves, Tchérémisses, Tchouvaches, Metchéraks, Alains, Russes, colons génois et tant d'autres, les obligeait à maintenir à chacun son statut personnel; eux-mêmes gardaient le leur, le vieux droit coutumier turc, transmis par tradition. Ils ne se fâchaient que pour affaires fiscales;

1. Chronique d'Hérat, p. 521.

2. *Teuzukat*, p. 234.

3. « *E aquí (en esta ciudad de Nizaor) se acaba tierra de Média, é comienzia tierra de Oraxania, que es un grande Imperio.* — Et ici (en cette ville de Nichapour) se termine terre de Médie, et commence terre de Khorassan, qui est un grand Empire » (Clavijo, p. 128). Nous sommes bien loin de la grande époque mongole. Meungke-Kaan eût trouvé ridicule ce titre d'« Empire » donné aux circonscriptions de Samarkande-Transoxiane et d'Hérat-Khorassan; tout se rapetisse, la formation territoriale se dessine.

pourvu que l'on payât les taxes¹ et les douanes, ils se tenaient pour satisfaits. Les grandes querelles, hors celles qui avaient un but fiscal contre les vassaux russes ou lithuaniens, se passaient en famille; la lignée de Djoudji régnait à Saraï-sur-Volga, mais il avait bien fallu apanager les collatéraux, ceux de Cheïbane, cinquième fils de Djoudji, en Trans-Volga, dans les steppes du Nord et au Kouban, ceux de Togaï-Timour en Crimée; en 1360, Berdi-Bek, de la branche aînée, était mort à Saraï, sans héritiers mâles. « (La maison du) Saïn-Khan mourut, lui défunt. Entre Euzbeg, c'est un dicton : la virilité avec Berdi-Bek a été châtrée² ».

Une branche collatérale, représentée par Ourouss-Khan, se saisit du pouvoir à Saraï; Tokhtamich, khan de Crimée, issu de la branche de Togaï-Timour, le lui disputa.

Il n'était plus question, maintenant, pour les Turcs, de chercher fortune au sud et à l'est³. En Chine, les Ming, issus d'une réaction nationale chinoise, rejetaient avec horreur ces étrangers, qui depuis dix siècles avaient infecté le génie indigène. La Chine était aux Chinois. Dans les marches de Perse, la Transoxiane était aux Transoxianais; on n'avait plus besoin des reîtres du nord entre le Syr et l'Amou-Darya. Les campagnes autour de Samarkande, de Bokhara, de Kiat, d'Ourguendj, regorgeaient de « Djagataï » qui sollicitaient emploi de gens d'armes. Dans les marches de Khorassan, les Turcomans ripuaires, en « Roum », les Osmanlis étaient pourvus, nantis, rentés, fieffés et soldés. Faute de foin au râtelier, dans ce maigre pays de Kiptchak, les chevaux se battaient.

1. Voir la longue liste des taxes dans une charte de Timour de Crimée, publiée à la suite du *Koudatkou*, p. 172.

2. Abou'l Ghazi, p. 171.

3. On parlait encore turc, dans le Kobi, à des endroits où l'on ne parle plus que mongol. L'inscription de Kiu-Yong Koan, en mongol, en mandchou, en chinois et en turc, est datée de 1345.

En 1375, Tokhtamich, hors de combat, céda la place à Ourouss, et vint se réfugier auprès du riche et puissant sultan de Transoxiane, solliciter, lui, le descendant de l'Empereur Inflexible, ce Timour Bek, ce parvenu, fils d'un petit gentilhomme barlass. Il avait une excuse à son humiliation; en définitive, le sacre de Timour n'avait été que purement religieux, constatant son alliance avec l'Église. Au temporel, Timour se déclarait le commis et le lieutenant des légitimes souverains djagataïdes; c'était leur représentant que le Djoudjide Tokhtamich venait solliciter : « le sceau de l'État portait le nom de Mahmoud-Adil-Sultan Khan, fils de Souyourgatmich-Sultan Khan, fils de Danichmendjé-Sultan Khan. Les jours de fête et aux banquets, l'émir Timour se tenait agenouillé devant lui, ainsi qu'en présence des ambassadeurs. » Ce ne fut qu'après sa victoire sur Payezid Ieuldrum qu'il porta les attributs de la souveraineté : « morts Payezid le Foudre et Mahmoud-Khan, il fit désormais réciter la *Khotba*¹ en son nom et battre monnaie à son coin². »

La démarche de Tokhtamich était un coup de fortune pour Timour; c'était la main mise sur le grand refuge des steppes du nord, l'occasion de prendre autorité sur l'asile de l'indépendance turque. Si le souverain de Kiptchak devenait sa créature, plus d'insultes possibles, venant du nord en Kharezme, en Transoxiane, en Turkestan. Maison close. Peut-être sa femme Oldjaï, la petite-fille du Faiseur de Rois, l'inspira-t-elle de son génie; mais ce sont secrets de harem. Toujours est-il que dans cette querelle de Kiptchak Timour se jeta passionnément, n'ayant pas un pouce de terrain à gagner. D'abord, il accueillit Tokhtamich, l'aida de bonnes gens d'armes et d'argent, et du même coup, le fit son vassal, lui donnant pour fief, en Turkestan, Otrar et Sabran. Le pré-

1. C'est notre *Domine salvum fac*.

2. Abou'lghazi, p. 155.

tendant de Kiptchak n'était plus désormais que le protégé du sultan de Transoxiane. Deux fois Timour le sauva. Dans leur rage, les gens de Kiptchak ne virent plus que l'ennemi de l'Est, l'insaisissable prétendant de Turkestan; lorsque après la mort d'Ourouss-Khan et de son fils aîné Tokhta-Kaïa, le cadet Timour-Melik perdit la bataille de Karatal, dans les marches de Chine (1376), il n'est pas étonnant que son successeur Mamaï, dont les meilleurs gens d'armes combattaient à l'est, ait succombé à l'ouest, contre la levée en masse des Russes réunis autour du grand prince de Moscou, Dmitri Ivanovitch (batailles de la Vojka, 1378, et de Koulikovo sur le Don, 1380).

De Koulikovo, la Sainte Russie date sa délivrance du joug mongol; c'est l'épée du Turc transoxianais, du musulman Timour, qui vraiment trancha le lien. Tokhtamich ne fut pas plutôt maître en Kiptchak que durement il prit la revanche de Koulikovo, fit tout plier devant lui, châtia les Russes rebelles, brûla Moscou (26 août 1382); mais bientôt, pour la Russie naissante, de nouveau la délivrance vint de Samarkande. En 1387, Tokhtamich rompit avec son protecteur et envahit l'Azerbaïdjane. C'était l'apanage du fils aîné de Timour, Miranchah-Mirza, méchant garçon, d'imagination perverse, cabotin, enfant gâté, blasé par une autorité précoce, sceptique et gouailleur. C'est de lui que Clavijo rapporte ce mot féroce, quand il fit démolir les mosquées de Tauris et partagea le trésor de Sultanieh entre ses favoris : « Je suis le fils du plus grand homme du monde; que ferai-je en ces villes, pour les rendre célèbres de mes jours ? » Et il ajoute ironiquement : *Como, non ha de quedar remembrenza da mi?* Soit paresse, soit méchanceté, pour faire pièce à son père qu'il enviait, car à l'occasion,

1. Clavijo, p. 116.

quand il voulait, il savait être brave, Miranchah se laissa battre. Timour n'était pas prêt; avec sa souplesse des jeunes années, il négocia, différa, gagna du temps, et compléta ses préparatifs pendant que Tokhtamich cuvait sa victoire.

En 1389, il se lança sur le Kiptchak, résolu à en finir, à imposer à l'Ouest un roi de son choix. Deux campagnes au nord du Turkestan et en Sibérie méridionale le conduisirent jusqu'au Iaïk (Oural), où la bataille décisive fut livrée en 1391.

Tokhtamich vaincu, poursuivi jusqu'à Moscou, dispersa ses bandes, alla se cacher en Russie méridionale. L'Empereur Inflexible l'eût poursuivi à outrance, eût pris possession du pays; Timour, satisfait de sa gloire, revint en Transoxiane dans sa bonne ville de Samarkande, laissant le Kiptchak à la grâce de Dieu. Quatre ans après, Tokhtamich avait repris terre, et il fallut revenir à la charge. En 1392, Tokhtamich se jeta sur Derbent, sur la porte du Caucase, et menaçait l'Azerbaïdjane et les pays turcomans (1396-1397). Il est vraiment extraordinaire que, dans de telles conditions, les Russes n'aient pas profité de leurs victoires de 1378 et de 1380. On est conduit à supposer que la légende les a fortement exagérées.

Les vrais Turcs de la vieille roche sentaient bien que Tokhtamich était leur champion contre les Transoxianais; Timour ne s'y trompait pas; il abandonna tout pour courir au danger; la victoire des gens du Kiptchak, des gens du Nord, c'était la fin du Chériat, c'était la défaite de l'Église, c'était la révolution nationale. Le souvenir de Tokhtamich est resté singulièrement au cœur des Turcs, en Sibérie. En 1872, M. Radloff a encore pu recueillir trois chansons de geste sur lui et sur son rival Idégué¹, conservées par la tradition orale chez les Tatares de Baraba, et chez ceux de

1. Radloff, *Proben der Volksliteratur der Turkischen Stämme Sudsibiriens*, t. IV de la traduction, p. 35, 164 et 241.

Tobolsk et de Tumène. On trouvera, dans ces belles légendes, toute la tragique histoire de Timour-Koutlouk-Khan, sire d'Astrakhan, et de son fils Idégué, de leurs luttes contre Tokhtamich, et finalement contre Émir Timour lui-même.

En 1399, Tokhtamich, traqué, se réfugia en Sibérie, à Tumène, où il fut assassiné. Idégué restait maître sur le Don; un sultan imposé par Timour s'établissait à Saraï; la Crimée se séparait; les pays de Trans-Volga se sécessionnaient; entre la Chine, la Transoxiane et la Russie naissante, le Kiptchak, brisé par l'épée de Timour, se désagrégait de toutes parts.

Il y eut, peut-être, des protestations parmi les vieux Turcs contre ce sacrilège des Transoxianais. Une tirade célèbre, dans Ibn Arabchah, nous en donne le lointain écho. Le Génie de l'Hiver apostrophe Timour sur la steppe glacée. « Arrête la course rapide, arrête, furieux tyran!... Si tu es un démon de l'enfer, je le suis aussi... Tu te vantes de tes armées; et mes jours d'hiver, avec l'aide de Dieu, sont aussi des tueurs... Ma vengeance te domptera un jour... »

L'Azerbaïdjane, pays turc par la langue et la population depuis de longues années, s'était donné volontairement à Timour; son souverain, le dernier des Il-Khans, descendants de Houlagou, avait sanctionné l'union par le mariage de sa fille avec Pir-Mehemed, fils de Djihanguir-Mirza, le fils cadet de Timour et son favori (mort tout jeune). De 1380 à 1386, date de la soumission de l'Azerbaïdjane, les Transoxianais avaient conquis (outre le Khorassan) le Seïstan, le Béloutchistan, l'Afghanistan; seul, le vieux pays d'Iran tenait bon, défendu par ses mercenaires kurdes, turcomans et circassiens; les descendants du populaire « Potier d'étain » y régnaient encore; ils avaient le cœur du peuple, si fort qu'après la prise d'Ispahan, quand Timour croyait tenir le pays, les gens de métier se levèrent en masse, sous la conduite d'un forgeron, et massacrèrent les garnisaires tran-